

Quand le chat se mord la queue

ROGER PAYETTE, JEAN-FRANÇOIS PAYETTE, *Une fabrique de servitude. La condition culturelle des Québécois*, Montréal, Édition Fides, 2015, 270 pages

Françoise Bouffière

Volume 10, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2016). Compte rendu de [Quand le chat se mord la queue / ROGER PAYETTE, JEAN-FRANÇOIS PAYETTE, *Une fabrique de servitude. La condition culturelle des Québécois*, Montréal, Édition Fides, 2015, 270 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 31–32.

QUAND LE CHAT SE MORD LA QUEUE

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

ROGER PAYETTE, JEAN-FRANÇOIS
PAYETTE
**UNE FABRIQUE DE
SERVITUDE. LA CONDITION
CULTURELLE DES QUÉBÉCOIS**
Montréal, Édition Fides, 2015,
270 pages

Dans *Ce peuple qui ne fut jamais souverain*, *La tentation du suicide politique des Québécois*, Roger Payette, historien, et Jean-François Payette, politologue, dénonçaient en 2013 l'imprudence du refus du peuple québécois de s'inscrire dans l'histoire. Celle-ci, disaient-ils, ne pouvait qu'aboutir au suicide collectif puisque c'est par la voie politique qu'un peuple prend sa place dans le monde et peut agir sur le réel. Si c'était par le biais du politique qu'ils analysaient alors la société québécoise, c'est sous l'angle socioculturel qu'ils décortiquent cette fois le repli collectif du peuple québécois dans leur dernier essai: *Une fabrique de servitude, La condition culturelle des Québécois* (2015).

Deux postulats de départ, soit la quasi-absence de prise des Québécois sur le réel ainsi que la dichotomie entre le dire et le faire, sont au cœur de l'essai. Ces postulats permettent aux auteurs d'affirmer que les Québécois ont développé «une culture sociologique catatonique que décrit admirablement son art, particulièrement sa littérature, culture sociologique qui aujourd'hui est devenue elle-même un dispositif favorisant l'acceptation de leur subordination politique» (p. 14). Pour comprendre cette catatonie, les Payette explorent les ressorts de la société québécoise révélés par nos écrivains.

On a souvent parlé de la pauvreté du roman québécois par rapport à sa poésie, les Payette disent simplement que notre roman ne peut raconter une aventure que la société se refuse à vivre. Ils notent d'ailleurs que les personnages mythiques de la première moitié du XX^e siècle n'ont jamais pu accéder au bonheur que dans le délire, dans la folie, autrement dit dans la perte du sens de la réalité. Fort intéressant. Ils nous renvoient à la folie de Menaud, maître draveur de Félix-Antoine Savard qui «s'enferme dans un discours qui ne parvient pas à l'apprentissage d'un savoir collectif» malgré sa volonté de dénoncer la soumission canadienne-française (p. 80). Pour bien nous faire comprendre la matrice culturelle dans laquelle nous nous enfonçons, ce cercle infernal de l'impuissance et de la soli-

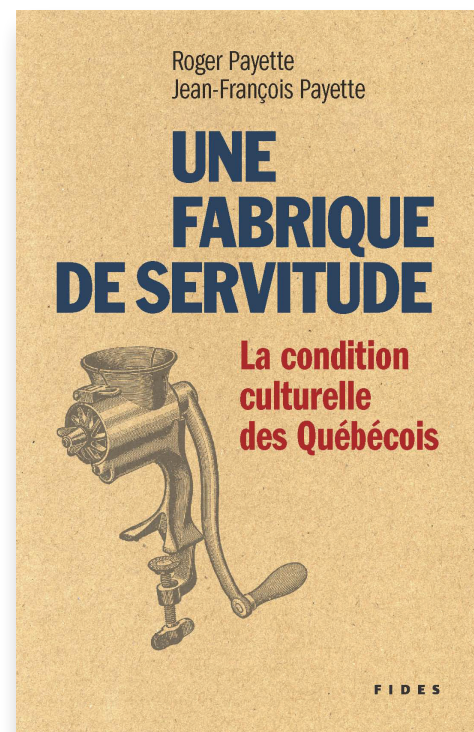
tude, les auteurs choisissent d'analyser trois œuvres: un roman, *Un homme et son péché* de Claude-Henry Grignon, une pièce de théâtre, *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay et une télé-série, *La petite vie*, de Claude Meunier. Ils justifient leurs choix par la réception unique qu'elles ont eue au Québec et par leur capacité commune à refléter la psyché profonde de notre collectivité. Ai-je raison de considérer ces œuvres décalées par rapport à la réalité des années 2000?

Notons que les deux essayistes considèrent que la nation québécoise n'a pas changé depuis la Révolution tranquille. Elle n'aurait fait, selon eux, que s'adapter au monde pour mieux se perpétuer. Serait-il possible de dire que si la Révolution tranquille ne s'est jamais achevée, les transformations qu'elle a apportées ont donné aux Québécois un sentiment d'être sortis de ladite servitude, autrement dit de s'être émancipés, sentiment qui nuit d'ailleurs au désir d'indépendance? Tout est question de postulats!

Les Payette sont si prolixes dans leur discours sur l'aliénation qu'ils perdent leur lecteur dans un dédale de réflexions qui se déploient de spirale en spirale. C'est plus aspirant qu'inspirant. On nage dans la circularité que les essayistes dénoncent eux-mêmes.

Les analyses de trois œuvres sont intéressantes pour qui ne les connaît pas déjà. Elles s'appuient essentiellement sur celles de Pierre Derosiers, Alain Piette, Micheline Cambron, Michèle Nevert. Les Payette en font ressortir un enlèvement pathétique dans un quotidien hors de toute transcendance, un individualisme crasse qui mène à la solitude et empêche toute action politique. Ainsi, écrivent-ils, à propos de la mort tragique de Donald: «Ce qu'il n'y a pas à Sainte-Adèle, et dont la société a forcément besoin pour être humaine, c'est de former une communauté, un état d'esprit qui invitent les individus à travailler à servir un idéal collectif – former ce nécessaire lieu commun et œuvrer à cet avenir partagé» (p. 96). Ne pourrions-nous pas parler davantage de l'apathie et de l'indifférence de la paroisse, car il y avait bien une communauté à l'époque de la colonisation du Nord? Cette communauté, la paroisse, même si elle n'était pas d'ordre national, avait des valeurs chrétiennes communes. Visiblement, la communauté en a fait fi!

Si les Payette reconnaissent facilement que le Québec d'aujourd'hui est plus fes-



tif que du temps des *Belles-sœurs*, les Québécois demeurent, disent-ils, toujours collectivement enfermés dans leur belle province. Pendant que Tremblay nous livre avec génie la plainte sans révolte des *Belles-sœurs*, cet enfermement dans la solitude, Claude Meunier dans *La petite vie*, en explorant tous nos travers¹, reprend, quelques décennies plus tard, un espace clos et délirant pour décrire notre médiocrité. C'est le «fameux lit vertical du couple Paré qui symboliserait tout l'effort de la société pour se situer hors de la réalité et se réfugier dans l'imaginaire» (p. 113). Pour les Payette, nos récits sont des «récits culturels hégémoniques d'assujettissement» (p. 154), ils tournent autour de la survivance, une véritable fabrique de servitude; ils ont une fonction d'aliénation de la société. Ces récits partent d'une détestation de soi et de l'agir, lequel entraîne une dépréciation du politique, etc.

Il faut lire à ce sujet le tableau au centre de l'ouvrage, pages 154 et 155, intitulé *Circularité de l'aliénomoteur culturel québécois*. Les essayistes y décrivent en douze points notre aliénation et résument les causes et effets de notre servitude que l'essai épluche longuement par la suite: servitude constitutionnelle, servitude dans les rapports avec l'humanité, servitude économique, servitude morale. Les auteurs pourraient la résumer avec cette citation qu'ils empruntent à l'essayiste Jocelyn Caron: «le ROC est collectivement libre, le Québec ne l'est pas» (p. 160).

1 Premier travers: le clan contraint ses membres à l'urbanisme de la pensée. On ne débat pas. Deuxième travers: la société des Paré entretient des rapports et n'a de contact avec le monde que de façon lacunaire. Troisième travers: la fuite de la politique (p. 117-120).

2 Jocelyn Caron, *Choisir le progrès national*, Montréal, Druide, 2013, p. 235.

FABRIQUE

suite de la page 31

Le dernier chapitre, « Faire pour être », à la fois synthèse et porte de sortie, sert le remède attendu. La solution c'est la politisation de la société québécoise, l'affirmation claire et nette qu'un État indépendant du Québec vise une gouvernance avec et pour la société. En reprenant le livre de Danic Parenteau, *L'indépendance par la République*, les Payette rappellent qu'il faut subordonner un référendum sur la souveraineté à la rédaction d'une constitution du peuple, par le peuple et pour le peuple afin d'associer la population tout entière à la démarche de liberté politique. Il est donc nécessaire de sortir de l'individualisme et de la solitude. Nous mettre ensemble. Faire l'indépendance. C'est cela l'agir.

Certes, il faut faire l'indépendance. Reste une question de taille : que faire de la moitié des Québécois qui ne se sentent pas en état de servitude ? Faut-il leur faire reconnaître, comme le préconisent les auteurs, que la nation québécoise est souffrante ? Faut-il de force les convaincre de leur servitude ? Comme nous tournons en rond !

Ce livre intéressant en soi est très fouillé. Il me met pourtant mal à l'aise. Les Payette sont si prolixes dans leur discours sur l'aliénation qu'ils perdent leur lecteur dans un dédale de réflexions qui se

déplient de spirale en spirale. C'est plus aspirant qu'inspirant. On nage dans la circularité que les essayistes dénoncent eux-mêmes. C'est comme si le propos se confondait avec son objet au point de devenir lui-même aliénant malgré l'ampleur de la démonstration. Le chat se mord la queue. Les références à un nombre considérable de grands penseurs noient le lecteur sans lui être d'un véritable secours. Ce livre ne contient en effet pas moins de quinze pages de bibliographie. Éclectisme impressionnant ou lassant ? Ai-je tort de vouloir entendre un discours plus près de la réalité actuelle ? Pouvait-on s'appuyer par exemple sur le théâtre de Robert Lepage plutôt que sur celui de Tremblay qui correspond à un autre moment de notre histoire collective ? Pouvons-nous changer de discours pour justement passer à l'action ? Serait-il possible de cesser de se lamenter sur nos incapacités d'émancipation de la tutelle fédérale pour mettre l'accent ce qui fait de nous un peuple unique dont le monde a besoin ? C'est pour cette unicité qu'il faut se battre et non contre la servitude. Un autre discours est nécessaire. C'est sur le positif qu'il faut s'appuyer pour propulser l'action. ❖

MONIQUE FOURNIER
NOUS, C'EST QUI ? UNE HISTOIRE DES HOMMES ET DES FEMMES DU QUÉBEC
 Montréal, Édito, 2015, 513 pages

Rechercheuse et scénariste pour la télévision, Monique Fournier est aussi auteure de romans jeunesse et d'un roman historique. Cette fois, elle propose un essai, surtout historique, sur l'identité nationale québécoise. Par choix, elle limite son analyse aux « Québécois de souche française » (p. 10) et prétend vouloir répondre à la question « nous, c'est qui ? » dans l'espoir qu'un dialogue sur « nos » racines permette de mieux intégrer ceux qui sont délaissés dans cet ouvrage de synthèse (elle nomme les Autochtones et les communautés immigrantes, mais pas les anglophones) et d'ainsi créer un « nouveau " nous " » (p. 11).

Malheureusement, l'auteure qui prétend offrir un point de vue historique, sociologique et anthropologique, n'est spécialiste d'aucun de ces domaines. À de nombreuses reprises, les raccourcis et les opinions donnent l'impression d'une chronique d'humeur empreinte de généralités, peu fouillée et qui trace un portrait beaucoup trop homogène du « nous ».

L'essai se divise en cinq chapitres thématiques : la religion, l'instruction, la langue, les rôles sociaux, et finalement l'identité. Soulignons la volonté de l'auteure de sortir d'un récit politique où les grands personnages masculins occuperaient tout le terrain. Dans une certaine mesure, le pari est réussi. Les lecteurs découvriront, surtout dans les chapitres sur l'instruction et sur les rôles sociaux, une histoire moins politique et plus sociale, qui laisse une place plus généreuse qu'à l'habitude aux femmes et aux « petites gens » (p. 11). Néanmoins, la lecture des événements du passé est présentiste : le recul est généralement absent et les jugements de valeur, nombreux.

L'auteure dénonce une « société aux messages incohérents » (p. 169), mais son propre exposé est bourré de contradictions. C'est particulièrement frappant quand elle accuse l'école de ne pas respecter les caractéristiques supposément intrinsèques des garçons tout en dénonçant les stéréotypes genrés et les construits sociaux en grande partie, selon elle, attribuables à l'école. Ou, quand elle évoque avec consternation la féminisation de la profession enseignante – qui serait responsable d'un malaise masculin selon elle, Fournier néglige complètement d'analyser les raisons historiques de la situation (entre autres, les salaires très bas).

S'il n'y a rien de mal à proposer une interprétation du passé et du présent, encore faut-il pouvoir offrir un argumentaire solide et appuyé. L'auteure évoque rarement les nombreux débats historiographiques en histoire québécoise. Lorsqu'elle le fait, par exemple à propos de la pré-

tendue « revanche des berceaux » (p. 72-74), elle balaye les recherches récentes en s'appuyant sur son historique familial. L'anecdote personnelle occupe d'ailleurs une place à notre avis beaucoup trop importante : à plusieurs reprises, l'auteure amalgame son expérience à celle de tous les Québécois francophones.

En parcourant la bibliographie, on constate la mention récurrente des sites Internet Allô Prof, Wikipédia et autres du genre, ainsi que de manuels destinés aux élèves du secondaire. Par ailleurs, si sur certains sujets Fournier a consulté au-delà des ouvrages généraux, ce n'est pas le cas pour l'histoire des femmes ; même la synthèse *Breve histoire des femmes au Québec* (Baillargeon, 2012) ne s'y trouve pas. Pour ce qui est des questions contemporaines, soulignons que l'auteure se base sur plusieurs ouvrages polémiques. Par exemple, la bibliographie contient de nombreux auteurs ouvertement masculinistes ; ces lectures ont teinté ses propos particulièrement dans les dernières pages des chapitres sur l'éducation, les rôles sociaux et l'identité. L'essayiste aurait eu avantage à lire, sur cette question – et soulignons en particulier sur l'attentat de Polytechnique – les recherches de Mélissa Blais et de Francis Dupuis-Déri.

Au final, il n'est pas clair de déterminer pour qui a été écrit ce livre. Évidemment, Fournier ne s'adresse pas à un public déjà féru d'histoire, à qui cette lecture n'apprendra pas grand-chose. Pour les autres, nous suggérons plutôt les écrits récents de vulgarisation publiés par des historiens professionnels.

Marie-Hélène Brunet

Candidate au doctorat en didactique, Université de Montréal et chargée de cours, UQO

